

# AGNÈS VARDA, ENCORE ET TOUJOURS LÀ

« Je ne choisis jamais une seule version des choses. Il me semble injuste de montrer tant de soleil et de couleur sans aussitôt montrer les ombres mauves et les visages d'une foule anonyme. » Alors que la Cinémathèque française reprend cet automne ses grands films – de son inaugural *La Pointe courte* (1954) aux *Plages d'Agnès* (2008) – et revient avec l'exposition *Viva Varda!* sur quelque 70 ans de carrière et de réinventions – expérimentant les domaines de la photographie, du cinéma, du costume et de l'installation –, retour sensible à Sète sur l'un des lieux qu'Agnès Varda avait en affection et qui lui offrit les images de son premier tournage.

PAR PHILIPPE PIGUET

Quand donc était-ce ? Il n'y a pas si longtemps pourtant. C'était à Sète, c'est sûr. La veille de son anniversaire. Donc un 29 mai. À remonter le temps, ce devait être en 2012. Cette année-là, Agnès Varda exposait au musée Paul-Valéry et elle m'avait demandé de tremper ma plume dans le catalogue. J'y étais descendu et l'avais retrouvée avec d'autant plus d'excitation que je voulais la voir là même où elle avait passé une certaine partie de sa vie. Sète, c'était là où elle avait réalisé son premier film, *La Pointe courte*, considéré par la critique comme l'opus originel de toute l'histoire de la Nouvelle Vague.

Parce que rien ne vaut le bonheur de partager avec une ou un artiste la mémoire des instants vécus sur les lieux mêmes qui l'ont inspiré(e), j'étais impatient de découvrir en sa compa-

---

## VIVA VARDA !

Cinémathèque française, Paris  
Du 11 octobre 2023 au 28 janvier 2024  
Commissaire : Florence Tissot

---



gnie ce quartier de pêcheurs de Sète, avec ses cabanons, ses filets de pêche, ses barques, ses casiers et ses chats errants. Ce village dans la ville, ce monde à part devenu culte par la grâce de la caméra d'une jeune cinéaste jusquelà connue pour ses photographies, celles du Festival d'Avignon où l'avait appelée Jean Vilar, un autre Sétois. Qui ne se souvient de Gérard Philipe en Prince de Hombourg, saisi en contreplongée par la photographe dans la blancheur aveuglante de son costume ?



Ce 29 mai, donc, nous voilà dans la voiture de l'un de ses amis, Laurence Kardish, présent aussi à Sète avec sa femme. Entré au MoMA en 1968, devenu conservateur et commissaire du département Film de l'institution new-yorkaise, celui-ci l'a quitté cette année 2012, après y avoir organisé des centaines de rétrospectives. Aller sur le site de *La Pointe courte*, qui plus est avec Varda, c'était aussi pour eux une première. Le souvenir de cette balade à quatre, le long des quais, passant d'une traverse à l'autre, com-

mentée en direct par Agnès elle-même, reste ancré à jamais dans ma mémoire. Ce jour-là, j'ai parfois cru me retrouver en 1954, en plein tournage avec Philippe Noiret et Silvia Monfort.

Agnès Varda sur le tournage des *Plages d'Agnès*, 2008.  
Courtesy Ciné-Tamaris.

Sitôt garée la voiture sur l'Allée des Jeux de boules, nous avons déambulé sur la Promenade Louis Vaille, à l'écoute de toutes les anecdotes dont l'artiste nous gâtait. À peine étions-nous entrés dans le vif du quartier que quelqu'un, la reconnaissant à sa singulière allure, appelle Agnès de son plus bel accent et l'invite à la rejoindre sur sa terrasse pour prendre un verre. À la Pointe courte, Varda est « pays ». Tout un chacun la connaît et la salue. Les uns arrêtent leur partie de pétanque pour lui dire bonjour, les autres l'engagent sur la voie du souvenir. Agnès Varda est tout sourire et bonne humeur. Elle aime le contact avec les gens.

On passe devant le garage d'un particulier qui est en train d'y rentrer sa voiture. J'aperçois quelques photos du film – comme on en faisait jadis pour les devantures des cinémas – qui étaient accrochées à l'intérieur. Je le fais remarquer à Agnès quand le conducteur sort de sa voiture, va vers elle et s'exclame : « Hé !

Agnès, tu ne me reconnais pas... » C'était l'un des gamins qui paraissaient dans le film. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, envahis par la surprise et l'émotion. C'est aussi cela, l'histoire de *La Pointe courte*, la fidélité de toute une population de gens simples et chaleureux à l'endroit de celle qui ne se fait pas prier pour poser, un peu plus loin, sous la plaque d'une rue appelée « Traverse Agnès Varda ».

L'été qui s'est achevé était à la fête pour l'artiste qui revendiquait à juste titre ne pas être seulement cinéaste mais « artiste cinéaste », comme on dit parfois « artiste peintre ». La peinture – non pas exercée mais amoureusement regardée (elle couvrait de magnets de reproductions d'œuvres d'art la porte de son frigidaire) –, la photographie et le cinéma, c'est là le triangle d'or d'Agnès Varda. Celui à l'intérieur duquel l'artiste cinéaste a déterminé son champ de création et qui pose la question essentielle de l'image. Pas moins de trois expositions lui étaient ainsi consacrées ces derniers mois : deux à Arles, l'une dans le cadre des Rencontres de la Photographie, au Cloître Saint-Trophime, l'autre à LUMA, le complexe artistique et culturel réalisé par la Fondation LUMA de Maja Hoffmann sur le Parc des Ateliers ; enfin la troisième, à Hauterives, dans la Drôme, chez le Facteur Cheval.

Ici et là, l'occasion était donc d'entrer dans l'univers de Varda. Un univers tantôt en noir et blanc, tantôt riche en couleurs. Tantôt fixé, tantôt animé, toujours d'une étonnante richesse d'invention. Concentrée sur le tournage de *La Pointe courte*, l'exposition des Rencontres était passionnante parce qu'elle faisait voir le processus créatif même mis en œuvre par l'artiste. À savoir qu'elle s'était grandement appuyée sur tout un lot de photographies préexistantes prises dans les temps



Agnès Varda. *Photographies de la Pointe courte*. 1952-53, planche de tirages contacts utilisés comme références pour le tournage du film, 1954. Courtesy Ciné-Tamaris.

À droite : *Reflets sur les quais de Sète*. 1950, tirage d'époque. Collection Rosalie Varda.



précédents. Carole Sandrin, la commissaire de l'exposition, rappelait qu'Agnès Varda « disait elle-même qu'elle voulait mettre des mots dits à voix haute sur ses photos. Et c'est qu'elle va entreprendre avec *La Pointe courte*. » Textes, photos de tournage et fragments du film per-

mettaient ainsi au visiteur de vivre tous ces moments à fleur de peau qui contribuent à la création – possibilité que prolonge l'édition par Delpire d'un *Carnet Varda*, se concentrant sur les photographies qui ont préexisté à l'idée du film ou participé à sa conception.



À LUMA, Agnès Varda trouvait sa place au cœur du troisième chapitre de l'archive du critique Hans-Ulrich Obrist. Celui-ci l'avait rencontrée au début des années 2000 et l'avait filmée dans sa maison de la rue Daguerre. L'invitant à participer en 2003 à son *Utopia Station*, lors de la 50<sup>e</sup> Biennale de Venise, il introduisait du coup l'artiste dans le monde des arts plastiques. Elle y présentait une installation en forme de triptyque vidéo, *Patatutopia*, célébrant comme elle disait « la résistance de ce légume », tout

en précisant : « J'ai l'utopie de penser que l'on peut voir la beauté du monde dans une patate qui a germé. » C'est à cette occasion, pour ma part, que je l'avais rencontrée pour la première fois, engoncée dans son amusant costume de patate.

Depuis qu'elle l'avait découverte dans les années 1950, Agnès Varda affectionnait tout particulièrement le Palais Idéal du Facteur Cheval. L'institution drômoise le lui rendit



bien en l'accueillant pour une trilogie qui s'est déclinée au fil du temps en trois expositions : *Correspondances* en 2020, *Architextures et Perspectives* en 2021, *Ô saisons, ô châteaux* l'été passé. Conçues par Ciné Tamaris en collaboration avec Julia Fabry, ex-chef-opératrice de Varda, celles-ci ont donné à voir un panel très élargi des préoccupations esthétiques de l'artiste, de ses passions, de ses curiosités, de ses rêves, bref de tout ce qui l'anima au plus profond de son être. La vie, tout simplement.

La vie au jour le jour, dans ce qu'elle peut produire de rencontres et permettre de projets. La vie, les gens, l'autre et soi-même, comme le vecteur d'une poésie et d'un bonheur auquel Agnès Varda a consacré l'un de ses films les plus hauts en couleur.

Quatre ans et demi après nous avoir quittés, Varda l'infatigable, Varda l'émerveillée, Varda la malicieuse est toujours là, en image comme à l'écran. ■

---

## À lire

***Carnet Agnès Varda. La Pointe courte, des photographies au film.***

Coédition Delpire / Institut pour la photographie des Hauts-de-France, 72 p. – 20 €